

musicale ; André Pevernagis, l'organisateur des premiers concerts, étaient tous sortis de l'école de Musique d'Anvers.

L'art typographique existait à Anvers bien longtemps avant la date assignée comme étant celle de son invention ailleurs. Dans un acte authentique de 1417, on cite Jean de Printere et les presses à caractères mobiles de Jean Latius en 1446, et de Mathieu Van der Goes, en 1472, livraient dès lors des éditions qui priment les travaux de Gutenberg et de Laureus Koster, considérés à tort comme les promoteurs de la typographie.

Au milieu d'une population mercantile enrichie, où une noble émulation artistique créait des Mécènes, peut-on s'étonner de rencontrer les premières expositions publiques des Beaux-Arts ? Dès le XVe siècle, au bazar de Notre-Dame, on exposait en vente les tableaux et sculptures d'artistes en renom.

Mais Anvers ne possédait pas encore d'Ecole. Memling, Roger et les Van Eyck formaient une pléiade rayonnante à la cour ducs de Bourgogne, à Bruges. Le jour où cette ville perdit sa fortune commerciale, Anvers, sa rivale, en hérita, en même temps que de sa gloire artistique.

Un artiste de Nuremberg, le célèbre Albert Durer, dans une relation de son voyage à Anvers, en 1518, fait connaître les artistes les plus en renom : Quintin Metsys, Joachim Patinir et Luca de Leyde. A propos de ce dernier, il fit la remarque : " Maître Lucas est un petit homme originaire de la Hollande. Durer lui paya deux sous une eau-forte, l'*Espiegle*, qui, de nos jours, vaut cinq cents dollars.

Ce détail donne à réfléchir et démontre que bien souvent, même presque toujours, les grands maîtres de l'Art eurent dans leur vie bien peu, et après leur mort beaucoup de gloire.

Dans le prochain numéro, l'art flamand et les églises d'Anvers.

Dr JÉHIN-PRUME.

(A suivre)

LE PREMIER LANGAGE HUMAIN

Quelle fut la langue dont se servirent Adam et Eve ?... Les savants ont noirci bien du papier sur cette question, mais sans y répondre. Chacun d'eux ne craignit pas de prétendre que sa langue maternelle fut le langage primitif du genre humain.

Ainsi, pour les rabbins juifs, la première langue universelle est le samaritan, tandis que selon Jean Goropius, qui publia, à Anvers, en 1569, les *Origines du langage*, nous devons considérer le cimbrique, c'est-à-dire l'ancien flamand, comme la langue fondamentale où prirent racine tous les dialectes du globe.

Il naquit en Basse-Bretagne plusieurs érudits qui soutinrent que le langage primitif fut exclusivement le bas-breton. L'un d'entre eux, Le Brigant, expliquait de la façon suivante l'étymologie des mots Adam et Eve : Ayant mangé la pomme fatale, Eve manqua de s'étrangler ; Adam lui cria : *A tam !* (Quel morceau !) A quoi elle répondit : *Ev !* (Bois !)...

J.-E. Erro, un savant espagnol, ne se contenta point de publier, en 1806, un alphabet de la langue primitive en Espagne, afin de prouver que les Basques furent les premiers habitants de l'Europe ; il éditait, à Madrid, en 1814, un in-quarto, *El Mundo Primitivo*, où il soutint que, non-seulement les savants basques avaient coordonné le système du mouvement universel—compréhensif, sous une seule loi, le cours des astres aussi bien que la végétation des moindres plantes—longtemps avant les Egyptiens, les Babyloniens, et même le Déluge, mais encore que le basque dut servir à Adam, dans le Paradis Terrestre, pour désigner toutes les choses qui l'entouraient.

Un autre savant, André Kempe, à moins de prétentions. Il affirme dans ses doctes ouvrages, qu'on parlait trois langues dans le Paradis Terrestre : Dieu employait le suédois, Adam s'exprimait en danois et Eve lui répondait en français. Il faut avouer que notre langue n'occupe pas, en cette occasion, une place des moins considérables ; en qualité de Français,

nous devons nous montrer d'humeur galante, et nous déclarer pleinement satisfaits.

Les Persans soutiennent aussi, qu'il se parlait trois langues au Paradis Terrestre. Adam et Eve se servirent du persan, le langage de la poésie et de l'amour ; le serpent usa, pour les tromper, de la langue persuasive par excellence, de l'arabe ; tandis que l'ange Gabriel, après avoir vainement employé, pour se faire obéir, le persan, puis l'arabe, dut recourir au turc, qui convient, paraît-il, on ne peut mieux au commandement et à la menace.

Nous pourrions multiplier les exemples ; contentons nous de renvoyer les lecteurs curieux de connaître la langue d'Adam, celle de Noé, et même celle des anges à un intéressant in-octavo, *Synopsis universae philologiae*, que Godefroi Henselius publia à Nuremberg en 1741.

Du reste, Voltaire a mis d'accord tous les auteurs de ces suppositions étranges, en déclarant qu'il n'y eut point, à proprement parler, de langue primitive, et voici en quels termes :

Chaque espèce à sa langue. Celle des Esquimaux et des Algonquins ne fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de langue primitive et d'alphabet primitif que de chênes primitifs, et que d'herbe primitive...

Ne peut-on pas, sans offenser personne, supposer que l'alphabet a commencé par des cris et des exclamations ? les petits enfants disent d'eux-mêmes *ha he*, quand ils voient un objet qui les frappe : *hi hi*, quand ils pleurent ; *hu hu*, *hou hou*, quand ils se moquent ; *aié*, quand on les frappe ; et il ne faut pas les frapper.

A l'égard des deux petits garçons que le roi d'Egypte Psammetichus, ce qui n'est pas un mot égyptien fit élever pour savoir quelle était la langue primitive ; il n'est guère possible qu'ils se soient tous deux mis à crier : *bec bec*, pour avoir à déjeuner.

Des exclamations formées par des voyelles, aussi naturelles aux enfants que le croisement l'est aux grenouilles, il n'y a pas si loin qu'on croirait à un alphabet complet. Il faut bien qu'une mère dise à son enfant l'équivalent de *viens, tiens, prends, tais-toi, approche, va-t'en* : ces mots ne sont représentatifs de rien, ils ne peignent rien, mais ils se font entendre avec un geste.

De ces rudiments informes, il y a un chemin immense pour arriver à la syntaxe. Je suis effrayé quand je songe que de ce mots *viens*, il faut parvenir un jour à dire : " Je serais venu, ma mère, si, en accourant vers vous, je n'étais pas tombé à la renverse, et si une épine de votre jardin ne m'était pas entrée dans la jambe gauche."

Il est assez vraisemblable, en effet, que les premières paroles humaines n'ont été que des sortes de cris, et qu'il a fallu des siècles et des siècles de lente civilisation pour que l'être humain pût enfin parvenir à coordonner des phrases qui exprimassent des idées.

Et cependant, il n'est pas d'hypothèses saugrenues que n'ait suscité ce problème philologique. Nous citerons, pour terminer, une explication de ce même Jean Goropius, dont nous venons de parler : ayant constaté que le mot *sac* se retrouve dans la plupart des langues, en hébreu *sak*, ainsi qu'en chaldéen et en turc, en celtique *sac*, en teuton *sach*, en grec *sakhos*, en latin *sacus*, en goth *sakk*, en anglo-saxon *sac*, en allemand *suck*, comme en anglais, en danois, en flamand ; en italien *sacco*, en espagnol *saco*, en français *sac*, etc... Goropius en tire cette merveilleuse conclusion, qu'au moment de la confusion des langues, pendant la construction de la Tour de Babel, aucun ouvrier, en quittant son travail, n'oublia son sac...

MAURICE LENOIR.

UN AMOUR

Et sous les grands et majestueux saules qui bordent les capricieuses allées du jardin, protégées de leurs ramures des fleurs innocentes, au calice encore faible, Angéline et Oswald, la main dans la main, les yeux dans les yeux, se promirent un amour éternel, scellant ce pacte d'un long baiser, dernier aveu d'amour.

Elle, Angéline, cette brunette aux fins sourires, aux allures dégagées et souples, aux yeux moqueurs, avait su, par ses charmes, attirer à elle ce beau grand blond, à l'air timide, qu'on appelait Oswald. Et depuis trois ans déjà, on les voyait toujours ensem-

ble, souvent sous la ramure ou cheminant d'un pas tranquille, en murmurant des phrases qui faisaient flotter sur leurs lèvres des sourires joyeux. Et le monde, en les voyant ainsi répandre le bonheur, les aimait tout de suite, satisfait de cette amitié et souriant à leurs sourires.

Un jour, pourtant, un nuage sombre, troubla ce bonheur, un deuil irréparable s'abattit sur eux. Un incendie considérable détruisit les vastes usines dont Oswald devait hériter, et sous les cendres encore chaudes de ces bâtisses, on trouva, quelques heures après, les os calcinés du père d'Oswald.

Puis, sa mère, à la suite de ce malheur, fut aussi très malade et, durant les quelques mois de sa maladie on avait vu souvent, très souvent, Oswald et Angéline, passer des nuits entières près de cette femme au teint pâle, aux yeux cavernes, qui ressemblait plus à un cadavre qu'à un être vivant. Et durant ces longues nuits, tous deux, penchés sur le chevet de la malade, ils avaient pleuré ensemble, et les larmes qui s'échappaient de leurs paupières rougies roulaient comme des perles sur les draps blancs du lit, futur suaire de cet être chéri qu'on appelle Mère.

A présent, depuis deux mois déjà, la mère d'Oswald repose en paix près de son mari, dans un coin du cimetière, sous les fleurs et les pleurs qu'Oswald et Angéline vont déposer ensemble sur la terre qui recouvre deux êtres inoubliables.

Et sous les grands et majestueux saules qui bordent les capricieuses allées du jardin, Oswald et Angéline, mêlant leurs caresses à celles des feuilles et leurs voix aux chants des oiseaux, tous deux se jurèrent fidélité, sur la croix de bois noir où gisait le Christ.

Et durant les deux années qu'ils furent séparés l'un de l'autre, Oswald et Angéline vivaient dans le souvenir et l'espérance, Lui dans sa chambrette à l'étranger, marchant courageusement vers la gloire ; Elle, au Canada, sous les saules, rédigeant un billet, une lettre, qui amènerait une réponse, tout en ranimant un courage qui, quelques fois, défaillait devant les échecs de ceux qui cherchent l'argent.

Un matin, à l'heure où Oswald relisait ces missives parfumées, le facteur ouvrit la porte et mit dans les mains tremblantes d'Oswald deux missives, une dont l'écriture fine et allongée lui était connue, l'autre bordée de noir.

La missive à écriture fine était un suprême adieu d'Angéline. Blessée dans un accident, elle allait expirer bientôt, ne pouvant pas même revoir celui pour qui elle vivait. Au moins, elle lui écrivait, jusqu'au dernier moment. " Et vous, disait-elle, qui restez sur la terre, si vous m'oubliez... au moins... priez pour moi... et lorsque... Je meurs. Adieu ! Oswald !..."

" ANGE..."

— Ange, oui c'est un ange, dit Oswald, à travers un sanglot, lorsqu'il eut ouvert la lettre aux rebords noirs qui lui annonçait la mort de sa fiancée.

Et, serrant ces deux fatales lettres sur son cœur, il jura à haute voix, devant la croix de bois noir, qu'il n'oublierait pas et qu'il prierait.

Et depuis ce temps, chaque année, on voit, dans le cimetière de Sainte-G..., un moine qui vient seul, les pieds nus et la tête découverte, portant à ses côtés un crucifix de bois noir, prier sur une tombe et pleurer sur l'autre.

A. ALLAIN.

Joliette, 1901.

Jeune, on est riche de tout l'avenir que l'on rêve ; vieux, on est pauvre de tout le passé qu'on regrette. — P. ROCHÉPÈRE.

On reprochait à une femme qui venait de perdre son mari, après une union longue et heureuse, de ne faire aucun étalage de son chagrin, et de ne manifester que négligemment au dehors le deuil qui lui remplissait le cœur. " C'est, répondit-elle, que je ne songe pas à me remarier jamais. — ALPHONSE KARR.